

LOEIZ HERRIEU

Ecrivain vannetais.

Seule devrait compter l'oeuvre...

Et, cependant, chez certains écrivains, oeuvre et vie sont liées si étroitement qu'elles ne s'expliquent vraiment, et ne s'éclairent, que l'une par l'autre.

Loeiz Herrieu est de ces écrivains. Si remarquable qu'elle soit, son oeuvre n'est que le prolongement de sa vie sur le plan littéraire. Lorsque d'autres, plus tard, se pencheront à leur tour sur cette existence ardente, pour essayer d'en dresser le bilan, sans doute seront-ils tout d'abord frappés par l'extraordinaire rayonnement de l'homme.

SA VIE

Loeiz Herrieu naquit, le 26 janvier 1879 à CAUDAN (Bas Vannetais) d'une vieille famille paysanne. Sa jeunesse s'écoula au Cosquer Penhoret, au confluent du Scorff et du Blavet, presque à la frontière dialectale. Sans doute, Loeiz Herrieu dut-il à la situation privilégiée du coin de terre où il passa son enfance cette langue d'une extrême fluidité qui fait le charme de ses écrits.

Après avoir fait à Lorient de solides études, Loeiz Herrieu eut la sagesse de ne pas abandonner la ferme familiale. Un article de l'abbé Cadic, sur la langue bretonne, allait lui révéler sa mission.

LA FONDATION DE DIHUNAMB

En 1905, son rêve prend corps, quelques sympathies se groupent autour de lui, des concours s'offrent, Loeiz Herrieu fonde, avec l'aide de Mellac, la revue DIHUNAMB. Il n'a pas 25 ans.

...

Du même coup, se révèlent ses extraordinaires qualités d'animateur : très vite la petite revue, qui ne paraissait tout d'abord que tous les deux mois, devient mensuelle. Autour d'elle se groupent maintenant toutes les forces vives du vannetais. Seule revue écrite dans le dialecte de Vannes, elle s'efforcera de demeurer à mi-chemin entre la littérature pure et le parler populaire. Ce sera, sans nul doute, sa force et sa faiblesse. Elle aborde tous les sujets, et sous les formes les plus diverses, afin que chacun de ses lecteurs y trouve un peu son compte... Mais elle a des collaborations éblouissantes. Celle, tout d'abord de Yann Per Calloch, "Bleimor", l'auteur d'AR EN DEULIN - l'une des oeuvres les plus bouleversantes que la guerre ait jamais inspirées, toute question idéologique mise à part. Celle de Y. M. Oliero, dont maints très beaux poèmes mériteraient d'être sauvés d'un injuste oubli. Celle, enfin, de Y. M. Héno, le plus fécond des prosateurs vannetais, débordant d'une extraordinaire richesse verbale.

Pour bien comprendre l'influence de Loeiz Herrieu sur les écrivains de sa génération, il faut se souvenir de l'isolement dans lequel se trouvait alors le dialecte vannetais, coupé des autres dialectes par une orthographe trop différenciée.

Avant Loeiz Herrieu, on ne voyait guère, en pays de Vannes, qu'une poussière d'écrivains. Autour de "Dihunamb", allait se rassembler une équipe cohérente, ayant une doctrine et un chef. En créant sa revue "Dihunamb", Loeiz Herrieu ne donna pas seulement une tribune aux écrivains vannetais, il leur imposa une discipline de groupe.

LE PROPAGANDISTE

Directeur de revue, Loeiz Herrieu est pourtant demeuré barde-paysan. Ce n'est qu'après avoir mené sa charrue jusqu'au "talar", le dernier sillon, qu'il prend la plume. Comment put-il trouver le temps d'ajouter à tant d'activités une extraordinaire activité de propagandiste ?

Plus encore que le temps, les moyens matériels lui font défaut, car une revue, loin de rapporter ... coûte. Ceux qui la soutiennent sont peu nombreux et plus riches de bonne volonté que d'argent.

Et cependant, à peine "Dihunamb" est-il fondé que d'autres créations en découlent déjà : autour de "Dihunamb", coeur et premier ressort, vont se grouper les rouages de toute une organisation de défense de la langue.

Loeiz Herrieu est désormais happé par l'engrenage de son oeuvre.

Un an après sa naissance, la revue "DIHUNAMB" fonde un concours annuel de langue bretonne entre les enfants du pays vannetais. Dihunamb avait financé ce premier concours, mais pour en assurer l'existence à venir il lui fallait d'autres ressources.

C'est pour faire face à cette nouvelle nécessité que fut fondée "Bredieh er brehoneg" ("L'Association des amis de la langue bretonne") devenue depuis "Bredieh er brehoneg biù" (L'Association du breton vivant).

Outre les concours scolaires déjà cités, "Bredieh er brehoneg" se vit peu à peu entraînée à fonder des "Ecoles du Dimanche" pour apprendre aux adultes à lire et à écrire le breton.

On me pardonnera d'évoquer ici un souvenir personnel, déjà ancien puisqu'il remonte aux années 13 ou 14, c'est-à-dire avant la coupure de la (première) Grande Guerre...

Je pouvais avoir, alors, de 7 à 8 ans, étant né en 1906.

Mon oncle Elie de Langlais, qui était maire de Sarzeau, avait fondé dans la presque Ile de Rhuy un cours de langue bretonne dont Loeiz Herrieu se trouvait être l'animateur.

Généralement, les cours avaient lieu à Saint Armel, chez une vieille demoiselle, Mademoiselle Le Bobineg, à laquelle je dois, peut-être, l'éveil de ma vocation d'écrivain, car c'était une conteuse née.

Ce soir-là, alors que je l'écoutais avidement, comme seuls les enfants savent écouter, la porte s'ouvrit doucement et un homme entra, souriant, très à l'aise : chevelure noire, barbe noire romantique, gilet breton...

Une telle autorité émanait de sa personne que je n'en détachai pas les yeux. Déjà tous se levaient pour l'accueillir... Qui était donc cet homme, habillé à la mode des paysans que je voyais vivre autour de moi ? En apparence un homme du peuple, en

réalité un grand seigneur, à en juger par les marques de respect que lui témoignaient ses hôtes.

Pour moi, ce fut vraiment l'instant du destin : je venais d'avoir la révélation d'une nouvelle hiérarchie, basée sur la valeur personnelle... Désormais je n'en connaissais plus d'autre.

Alors se penchant sur moi, la vieille demoiselle me dit à l'oreille : "Regarde bien celui qui vient d'entrer : c'est un barde !"

Le mot me frappa d'autant plus vivement que je l'entendais pour la première fois ; de même que j'allais apprendre, pour la première fois, qu'il existait dans ce pays une langue -la langue bretonne- qui n'était pas celle que mes parents m'avaient apprise, et qui était pourtant tout à la fois, leur "vraie langue" et ma "vraie langue" !

(Sans doute avais-je entendu parler breton autour de moi. Mes grands-parents savaient parfaitement le breton et en usaient très volontiers lorsqu'ils s'adressaient à des gens appartenant à un milieu social réputé inférieur, dont le breton était, à l'époque le seul moyen d'expression. Mais de là à m'imaginer que ce "parler" des humbles pouvait être autre chose qu'un patois...)

J'appris par la même occasion l'existence d'un petit groupe de réfractaires bien décidés à rendre à la langue aimée, persécutée, proscrite sa vraie place : la première.

Je ne devais oublier ni cette leçon, ni la soirée studieuse qui suivit, ni surtout, le visiteur inspiré qui avait incarné ce soir-là, à mes yeux d'enfant, l'esprit de résistance de tout un peuple : Loeiz Herriou "Er Barh Labourér".

Devenu, à mon tour, une quinzaine d'années plus tard, le disciple -puis l'ami- de Loeiz Herriou, j'eus maintes fois l'occasion de lui rappeler cette première rencontre qui exerça sur mon orientation spirituelle une influence décisive. Mais combien de vocations bretonnes naquirent ainsi sous ses pas, en quelque sorte à son insu ?... J'imagine qu'il ne chercha jamais à évaluer toute la profondeur de son action. Son désintéressement était à la mesure de sa foi : il semait dans la joie, avec la certitude, ou, tout au moins, l'espoir vivace que d'autres moissonneraient plus tard...

Ces "Ecoles du Dimanche" ne devaient malheureusement pas survivre à la guerre de 1914, qui fut marquée, pour Dihunamb, comme pour la plupart des revues de langue bretonne, par une croix sanglante. Les cours par correspondance, les Camps d'été qui fleurissent aujourd'hui un peu partout en Bretagne, procèdent toutefois du même esprit.

Son équipe dispersée et mutilée, Calloch mort, Loeiz Herrieu ne devait faire reparaitre "Dihunamb" qu'en 1921. Mais il prouva tout aussitôt que ce long intermède de la guerre ne lui avait rien enlevé de son enthousiasme ni de son mordant. Sa foi dans l'avenir de sa race, sa volonté de vaincre en étaient sorties intactes. En dehors de la publication régulière de la revue elle-même, "Dihunamb" éditera désormais tous les deux mois, un supplément littéraire.

Citons quelques titres de livres de cette collection :

"Gueladen Tondal" (J. M. Héno), "Derdriù" (Héno) - "Mab Azen" (Héno)
"Er Graal Santel" (Héno), "Sant Kolmkel" (Héno), "Ankén en Nibelungen" (Héno), "Ribardenneu" (Héno), "Ar en Deulin" (Y.P. Calloch),
"Le Breton Usuel" (Loeiz Herrieu), "Ar bont er velin" (Vedig en Evel),
"De hortoz kreisnoz (Loeiz Herrieu), etc...

On excusera cette énumération, sa longueur fait mieux comprendre l'importance de la tâche de regroupement accomplie par Loeiz Herrieu, soit avant la guerre de 1914, soit entre les deux guerres, soit même pendant la seconde guerre mondiale. Cette tâche est immense.

Pendant trente cinq ans, Loeiz Herrieu a vraiment été le semeur préparant la moisson future.

LOEIZ HERRIEU ET L'UNIFICATION ORTHOGRAPHIQUE

Songeant à l'influence exercée par Loeiz Herrieu à travers "Dihunamb" (certains Nos de "Dihunamb" furent vendus à 10 000 ex.; des dépôts existaient dans la plupart des paroisses de la région vannetaise), on s'étonnera peut-être que L. Herrieu n'ait pas tenté d'imposer dans sa revue une orthographe plus proche de celle des autres dialectes.

Il faut se souvenir qu'à l'époque de la fondation de

"Dihunamb" le vannetais écrit avait déjà été, en quelque sorte, codifié et "officialisé" par d'excellents manuels scolaires (en particulier par ceux de Guillevic et le Goff) qui étaient très répandus. Or, malheureusement, cette fixation du vannetais s'était faite en se référant surtout au haut-vannetais, alors que le bas-vannetais présentait tout naturellement davantage de similitude avec les autres dialectes bretons.

Loeiz Herrieu devait déplorer d'autant plus vivement cet état de chose que sa langue maternelle était le bas-vannetais. Pendant 25 ans il allait s'efforcer de rapprocher "prudemment" l'orthographe vannetaise, dont il avait hérité, de celle du K.L.T. classique.

Vues de l'extérieur, ces retouches ont pu sembler légères. La marge de manœuvre de Loeiz Herrieu, en tant que directeur de "Dihunamb", n'était pas aussi grande que l'on serait tenté de le croire.

Non seulement ses lecteurs étaient généralement hostiles à tout changement d'orthographe, mais ses collaborateurs eux-mêmes n'en voyaient pas toujours la nécessité quant à l'intérêt général de la langue bretonne. Mis à part Roperher et Masson, dont on sait la remarquable largeur de vue, la plupart d'entre eux n'étaient pas seulement réticents, mais franchement hostiles à tout "compromis".

D'où la difficulté d'une entente dont, chacune des deux parties redoutait de faire les frais.

Tous ceux qui eurent à cette époque l'occasion de rencontrer Loeiz Herrieu et d'aborder avec lui ce très grave et délicat problème savent cependant à quel point il était "de coeur" pour la réforme... La Bretagne est un trop petit pays pour s'offrir le luxe de plusieurs orthographe. Une orthographe unique était la première condition de la reconnaissance officielle du breton en tant que langue, et donc de son enseignement dans les écoles.

Vers la fin de sa vie, Loeiz Herrieu devait d'ailleurs prouver ce désir d'entente en faisant retour à la langue de son enfance -le bas vannetais- dans son admirable "Dasson ur Galon", (1) dont

(1) Publié à titre posthume, par son fils Mériadeg Herrieu, en 1957.

Roparz Hémon n'a pas craint de dire qu'il contenait certains des plus beaux poèmes de la littérature bretonne.

De toutes les oeuvres écrites par un Vannetais -celles de Roperh et Mason exceptées, mais, Roperh et Mason ne peut être considéré comme un écrivain d'expression populaire- "Dasson ur Galon" est en effet, la plus facilement accessible à un lecteur moyen du K.L.T. et par conséquent, la plus proche de l'unification si ardemment souhaitée.

UNE PARFAITE COMMUNION DE PENSÉE

Nulle oeuvre, prise dans son ensemble, n'apparaît donc comme plus cohérente ni plus accomplie sous sa diversité apparente.

Il convient d'ajouter que Loeiz Herrieu sut conformer sa vie privée à l'idéal qu'il défendait à travers ses écrits.

Ceux qui ont été reçus dans l'intimité patriarcale de "Er Gérneùé" près d'Hennebont, savent quel foyer était le sien !

Loeiza er Méliner n'a pas seulement été pour lui la compagne des jours noirs comme des jours de soleil, et la mère de ses six enfants. Auteur elle-même, et auteur au talent très fin et très sensible (quel Bretonnant n'a pas lu son recueil de contes délicieusement écrits : "Ar bont er velin"), elle a été la meilleure collaboratrice de l'oeuvre de son mari, et elle en demeure, aujourd'hui encore, la gardienne la plus éclairée et la plus attentive.

Si bien que l'on peut dire de l'apostolat de Loeiz Herrieu qu'il n'eût pas été possible, du moins à ce degré et sous cette forme, sans cette exceptionnelle rencontre de deux vies se liant vraiment en une seule.

L'ÉPREUVE DU MALHEUR

A cette existence d'apostolat féconde, et somme toute heureuse, malgré d'inévitables traverses, manquait l'épreuve du malheur.

La période trouble qui suivit la fin de la dernière guerre devait apporter à Loeiz Herrieu cette ultime consécration. On sait

combien furent violentes et souvent injustes, notamment en Bretagne, les réactions populaires qui se manifestèrent à l'occasion de la "Libération".

Ecrivain breton "engagé", Loeiz Herrieu était l'honneur et la droiture mêmes. De ce fait, il ne pouvait ni feindre, ni se taire. Son intransigeance devait fatalement lui attirer la haine de ceux qui ne partageaient pas ses idées...

Non seulement Loeiz Herrieu eut alors à souffrir dans ses biens mais encore dans sa personne : sa maison fut pillée, sa bibliothèque et ses archives bretonnes, patiemment constituées, avec combien d'amour et de peine, livre après livre, document après document ! furent saccagées, et lui-même, qui s'était toujours posé, à juste titre, en apôtre de la non violence, n'échappa à la mort que par un concours de circonstances qu'il faut bien, sans forcer les mots, qualifier de miraculeux.

Chassé de son pays par ses propres compatriotes, il dut alors se réfugier, comme tant d'autres Bretons persécutés injustement, dans la clandestinité, à Quimperlé, à Vitré, à Sarzeau.

Au cours de ce temps d'épreuve qui devait durer trois ans, il apprit à connaître ses vrais amis. Nombreux furent ceux d'entre eux qui l'assistèrent. Je n'en citerai qu'un seul, Jean Choleau, Directeur de la revue "Le Pays Breton". A une époque où le seul fait d'aider une personne recherchée était considérée comme un crime, Jean Choleau se fit une joie de procurer au fugitif un asile sûr aux environs immédiats de Vitré.

Loeiz Herrieu y demeura caché durant plusieurs mois.

Rennes n'est pas tellement loin de Vitré. J'eus la joie de lui rendre visite dans sa réclusion, afin de lui transmettre des nouvelles des siens. L'adversité n'avait nullement entamé sa force d'âme. Il est vrai que Loeiz Herrieu se sentait soutenu dans cette épreuve non seulement par une foi qui ne se démentit jamais, mais encore par la certitude que celle qui avait partagé jusque là ses travaux et ses peines, Loeiza er Melinér, sa femme, demeurait en entière communauté de pensée avec lui.

Sans doute avait-il dû s'éloigner d'elle pour entrer dans la nuit protectrice qui était sa seule chance de salut, mais il

savait qu'elle n'attendait qu'un signe de lui pour reprendre, au grand jour, la vie commune...

Enfin, la fuite du temps, l'absence, le silence qui apaisent les haines les plus tenaces, firent leur oeuvre. Insensiblement, les esprits se calmèrent. Le mouvement culturel breton avait d'ailleurs été écrasé de telle sorte qu'il ne présentait plus aucun danger et, partant, aucun intérêt aux yeux des pouvoirs publics. Après un nouveau temps d'exil, moins rigoureux, dans le pays de Rhuy -en compagnie, cette fois, de sa femme- Loeiz Herrieu se rapprocha de son pays natal.

Il avait pardonné. Son testament en témoigne. Cependant la blessure du coeur demeurait : Loeiz Herrieu ne devait jamais retourner à Hennebont.

Pour des raisons d'ordre familial, il s'installa "provisoirement" à Auray. Il allait y finir ses jours. C'est là que je le vis pour la dernière fois. La période active de son existence était terminée. Bien que son esprit eût conservé toute sa lucidité et sa vivacité, on sentait que son âme avait atteint un tel degré de détachement qu'elle n'aspirait plus qu'au repos.

N'avait-il pas tout donné de lui-même ?

Croyant, de toute son âme, à l'existence d'un Au-delà meilleur, Loeiz Herrieu se devait d'accueillir la mort comme une amie, longtemps attendue, jamais redoutée. Il n'y manqua pas.

La Providence lui réservait de mourir au début de l'année suivante, le 22 mai 1953, à l'âge de soixante-quatorze ans, d'une maladie généralement considérée comme l'une des plus cruelles : le cancer. Sa fin pourtant fut douce. Après avoir reçu l'onction des malades des mains de son fils prêtre, Mériadec, il expira, ainsi qu'il l'avait souhaité, par un après-midi de printemps ensoleillé, "au temps du renouveau".

Telle fut la vie exemplaire de Loeiz Herrieu, "er Barh Labourér". Telle fut sa mort. Que ses cendres reposent en paix dans ce coin de terre qu'il avait si ardemment aimé ! Tant que la langue bretonne sera écrite et parlée, son oeuvre survivra...